

EXEMPLIER SEANCE 9

Le problème des chaînes causales déviantes formulé par Anscombe

- 1) [...] ce que je fais [pour être intentionnel] doit être fait *en vue de* la fin [*in pursuit of the end*] et *sur le fondement de* la croyance [*on grounds of the belief*]. Mais il n'est pas vrai que *n'importe quel* acte de ma part causé par le fait que je désire une certaine chose soit accompli en vue de l'objet du désir ; il n'est pas vrai que *n'importe quel* acte causé par le fait que je crois une certaine chose soit accompli sur le fondement de la croyance. (Elizabeth Anscombe, « Practical Inference », trad. Rémi Clot-Goudard.)

Les distinctions de John Searle

- 2) Toutes les actions intentionnelles ont une intention en action, mais toutes n'ont pas d'intention préalable. (John Searle, *L'intentionnalité*, 1983, p.109)
- 3) Une autre différence [avec l'intention préalable] réside dans le fait que, dans toute situation de la vie quotidienne, l'intention en action sera beaucoup plus déterminée que l'intention préalable ; elle inclura non seulement le fait de lever le bras, mais de le lever d'une certaine manière, à une certaine vitesse, etc. (John Searle, *L'intentionnalité*, 1983, p.118)

Une critique de Searle

- 4) Ici surgit la question de savoir comment le causaliste [John Searle] entend rendre compte du fait que l'intention préalable cause la formation de l'intention en action à *un certain moment*. [...] l'agent pourrait tout aussi bien ne pas donner suite à son intention initiale et s'abstenir de ce qu'il avait prévu de faire, sans d'ailleurs avoir une raison particulière pour cela. Par exemple il ne suffit pas que je forme l'intention de prendre le train pour Paris demain à 10h37 pour que j'agisse ainsi demain. Aussi paraît-il étrange de parler de l'intention préalable comme d'une *cause* de l'intention en action dans la mesure où l'efficacité de cette cause est suspendue au bon vouloir de l'agent. (Rémi Clot-Goudard, *L'explication ordinaire des actions humaines*, 2015)

EXEMPLIER SEANCE 10**La différence entre le souhait et la volonté selon William James**

- 1) Le désir, le souhait, la volonté sont des états mentaux que chacun connaît, et qu'aucune définition n'éclaircira davantage. Nous désirons ressentir, posséder, faire toutes sortes de choses que nous ne ressentons, ne possédons ou ne faisons pas à tel moment. Si le désir s'accompagne du sentiment que sa réalisation est impossible, nous nous contentons d'émettre un *souhait*, mais si nous croyons qu'il est en notre pouvoir d'atteindre cette fin, nous *voulons* que ce que nous désirons ressentir, posséder ou faire devienne réalité, et cela devient bientôt réalité, soit immédiatement au moment où la volonté est exprimée, soit après que certaines conditions préliminaires ont été remplies. (William James, *Précis de psychologie*, 1892, chap. 20 « La volonté », p.381).

Un cas paradigmatique d'action volontaire selon William James (sans *fiat* de la volonté)

- 2) Nous savons ce que c'est que de sortir du lit par un matin glacial dans une pièce sans feu, et comment le principe vital qui est en nous se révolte contre une telle épreuve. Il est probable qu'il soit arrivé à la plupart des gens de rester allongé certains matins pendant toute une heure sans pouvoir rassembler assez de courage pour se décider. Nous pensons à notre retard, à la façon dont les tâches de la journée s'en ressentiront, nous nous disons « Je *dois* me lever, c'est honteux », etc., mais le lit tiède est un trop grand délice, le froid du dehors est trop cruel, et la résolution s'évanouit et se trouve remise à plus tard juste au moment où elle semble sur le point de vaincre la résistance pour donner lieu à l'acte décisif. Or comment se fait-il que nous ne nous levions *jamaïs* dans ces conditions ? Si je peux généraliser à propos de ma propre expérience, nous nous levons sans effort ni décision. Nous voyons tout d'un coup que nous *devons* nous lever. Une heureuse défaillance de la conscience survient, nous oublions à la fois la chaleur et le froid, nous sombrons dans une sorte de rêverie à propos du jour à venir au cours de laquelle l'idée « Eh là ! je ne peux pas rester couché plus longtemps ! » nous traverse l'esprit – idée qui à cet instant ne suscite aucune suggestion contraire ou paralysante, et par conséquent produit immédiatement les effets appropriés. C'était notre conscience aigüe de la tiédeur et du froid au moment de l'hésitation qui paralysait alors notre activité et maintenant notre idée de nous lever sous la forme du *souhait* et non de la *volition*. Dès que ces idées inhibitrices disparaissent, l'idée originale produit ses effets. Cet exemple me semble contenir en miniature les données de toute une psychologie de la volition. (William James, *Précis de psychologie*, 1892, chap. 20 « La volonté », p.390).

Une remarque critique de Wittgenstein concernant cet exemple

- 3) [...] on a dit que quand un homme, par exemple, sort du lit le matin, il se peut que tout ce qui arrive soit : il délibère, « Est-ce qu'il est l'heure de se lever ? », il essaie de se décider, et tout d'un coup, *il s'aperçoit qu'il est en train de se lever*. Décrire les choses ainsi met l'accent sur l'absence d'un acte de volition. [...] Cependant dans la description précédente il y a quelque chose à quoi il est tentant de s'opposer ; nous disons : « Nous ne nous « apercevons » pas, nous ne nous observons pas, en train de nous lever comme si nous observions quelqu'un d'autre ! Ce n'est pas comme, par exemple, observer certaines actions réflexes. Si par exemple je me place de profil contre un mur, avec le bras qui est du côté du mur, et si maintenant, tout en gardant le bras tendu je pousse avec le dos de la main fortement contre le mur par la seule action du muscle deltoïde, si je m'écarte rapidement du mur en laissant mon bras pendre relâché, alors sans aucune action de ma part, mon bras, de son propre chef, commence à se lever ; voilà le genre de cas où il serait approprié de dire 'je m'aperçois que mon bras se lève'. » (Ludwig Wittgenstein, *Le cahier brun*, 1936, [150])